

À l'inverse de millions de Syriens, Khaled Khalifa n'a pas choisi l'exil.

Basso Cannarsa/Opale/Leemage



Malgré la guerre, la perte de ses amis et l'interdiction de ses livres par le régime, cet auteur réputé tient à vivre en Syrie, par attachement à son peuple et à son pays.

## Khaled Khalifa

Écrivain syrien

Un jour, à Damas, Khaled Khalifa s'est livré à un singulier exercice : se poster à la fenêtre de sa maison pour compter les bombardements et les tirs d'artillerie. Il se souvient encore du résultat, qu'il énonce d'une voix éraillée par le tabac : « 167 en une heure. » Soit autant d'angoisses d'une disparition imminente, et plus encore de déflagrations et de cris. Mais l'épanchement n'appartient pas à son registre. De ces pluies de mort diluviennes, l'écrivain dit seulement : « À un moment, cela devient normal, comme de penser que, le lendemain, vous ne serez peut-être plus là. »

Khaled Khalifa, 55 ans, des yeux fins souvent rieurs, une bonhomie chaleureuse, n'arbore pas les cicatrices de la guerre en Syrie. Il en éprouve pourtant chaque seconde depuis qu'elle a commencé, en 2011. Pour cause : à l'inverse de millions de compatriotes, il n'a pas choisi l'exil. Il compte pourtant des relais en France, en Italie, en Allemagne depuis sa première publication en Europe, en 2011 – c'était le saisissant *Éloge de la haine*, quatre ans après sa parution en arabe, qui conte l'émancipation d'une jeune Aleppine rejoignant le combat djihadiste.

Mais de tout temps, à tout prix, Khaled Khalifa et sa belle tignasse blanche resteront en Syrie. « Au fond, c'est simple : je reste parce que c'est mon pays. J'y suis né, j'y vis, je veux y mourir ! » Quand, au plus fort de la dictature de Hafez Al Assad (le père de Bachar), il étudiait le droit à Alep, sa ville natale, une question taraudait ses camarades : partir ou rester ? L'auteur de *Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville* ne se l'est jamais posée. C'est en Syrie et à son sujet qu'il écrit. Des scénarios de films et de séries, des nouvelles et ces romans qui en font l'une des plumes contemporaines les plus reconnues de son pays.

# La Syrie à tout prix

Un lien essentiel que rien ne défait. Ni l'interdiction de ses livres qui, explorant les plaies de la dictature jusqu'au plus profond des âmes, offusquent le gouvernement et doivent donc être publiés au Caire ou à Beyrouth. Ni les violences qu'il a subies, en 2012, quand des sbires du régime lui ont

brisé la main alors qu'il participait à la procession funéraire d'un musicien tué à Damas.

L'exil ou les combats lui ont volé ses proches. « J'avais des centaines d'amis, je n'en ai plus que trois ou quatre », regrette Khaled Khalifa. Même omniprésente, la mort non plus n'aura pas raison de lui.

Il continue de s'attabler, le plus souvent seul désormais, dans les cafés de Damas pour écrire. Comme un acte de résistance ? « Je m'intéresse à la vie, à l'amour perdu, aux questions sans réponse, pas à la politique », tranche-t-il. L'an dernier, Actes Sud, son éditeur en France, a pu-

blié son dernier roman, *La mort est une corvée*. Une fratrie y est chargée par son défunt père, Abdellatif, de convoyer sa dépouille depuis Damas jusque dans son village natal. Mais cette odyssee familiale sur une terre morcelée par les check-points et la guerre n'est pas l'essentiel. « Ce voyage est un contexte », décrypte l'auteur. Au cœur du récit se tient Boulboul, héros attendrissant et « effrayé par tout, l'amour, le passé, la révolution, le régime ». « Je voulais un personnage appartenant à tous les lieux et toutes les époques, précise Khaled Khalifa. On peut trouver des Boulboul en France, aux États-Unis... »

Khaled Khalifa a parfois peur lui aussi. Non pas de la guerre – « C'est notre condition, nous sommes des millions de Syriens à la partager » –, mais plutôt de la famille, lui qui n'a ni enfant ni épouse : « Peut-être ai-je peur des responsabilités et de l'avenir qui attend les enfants. » Jusqu'à sa mort, sa mère n'a cessé de lui présenter de potentielles promesses. « Pour elle, je n'étais pas un homme complet sans une famille. » La famille, son énergie et ses pesanteurs, il les connaît pourtant fort bien pour avoir grandi avec une maisonnée de producteurs d'huile d'olive à Alep, dans une fratrie de treize, entouré d'oncles, de tantes, de cousins... Mais il a préféré s'en éloigner en s'installant à Damas. « À Alep, j'étais sous leur contrôle. »

Après huit ans de guerre, la capitale lui offre un déchirant spectacle. « Dans la rue, il manque la génération des 30-45 ans, relève Khaled Khalifa. Ils sont réfugiés, ou morts, ou en prison... » La menace permanente rend les cœurs prudents : « On ne fait pas de projet à plus d'une semaine. » L'écrivain s'autorise toutefois un rêve, ou plutôt une certitude pour demain, plus sûre que tous les projets les plus prudents : « Ce régime va finir parce qu'il ne peut pas survivre, c'est pourquoi j'ai de l'espoir pour l'avenir. »

Marianne Meunier

## Son inspiration. Alep, sa ville natale

Khaled Khalifa n'a pas mis les pieds à Alep, sa ville natale, depuis 2013. Et, depuis le début de la guerre, il n'en a pas regardé une seule photo. Par crainte de découvrir la cité défigurée, elle qui fut au cœur d'une terrible bataille en 2016 ? Pour l'instant,

il fait vivre la ville dans ses romans. Sa bourgeoisie constituait le casting de *Pas de couteaux dans les cuisines de cette ville* (Actes Sud). Son passé sera la trame de son prochain récit, une fresque sur cent ans et trois générations sur fond de chute

de l'Empire ottoman. « Les habitants d'Alep ont un lien très spécial avec leur ville », résume Khaled Khalifa. Il n'échappe pas à la règle, lui qui assure : « Mes amis me disent : "Ne t'inquiète pas, nous allons reconstruire." Je vais y aller. »